Anesthésie, PQ

Anne-Marie Régimbald

Volume 50, Number 3 (281), September 2008

Moi, premier ennemi du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34691ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régimbald, A.-M. (2008). Anesthésie, PQ. *Liberté*, 50(3), 33–43.

Anesthésie, PQ

Anne-Marie Régimbald

Et pour chaque phrase qui supprime quelqu'un ou quelque chose, pour chaque phrase qui mortifie quelqu'un, pour chaque homme qui en mortifie et anéantit un autre, pour chaque homme qui a vu son père être mené à coup de pied dans le derrière, surgit tôt ou tard l'homme de la douleur, qui est l'enfant destiné à la souffrance...

ALDO GARGANI

Lors de la Journée nationale des patriotes, dite aussi fête de Dol-lard, autrefois fête de la reine Victoria, le hasard m'a menée à L'Annonciation — un bled des Hautes-Laurentides au sud-est de Mont-Laurier, entre L'Ascension au nord et La Conception au sud —, dont la devise municipale, *Annuntio Bonum*, signifie « j'annonce le bonheur ». Il était tôt le matin, j'étais seule dans ma voiture. Pas un chat dans les rues sales, où pourtant pas un papier ne traînait. On se serait cru dans un film de Gilles Carle. J'ai souri en voyant les enseignes folles des commerces, une mercerie pour hommes avec en vitrine des vêtements de vieux garçon, un *pawn shop* où on offrait entre autres un bidet, un restaurant en faillite, spécial du midi flambant rouge *fish'n ship*, un Provigo où je me suis arrêtée je ne sais trop pourquoi. J'ai acheté des fraises de Californie. En sortant, après la caisse, bien empilées jusqu'à hauteur du visage, une allée de cinquante pieds de sucreries : bananes, outils à saveur de chocolat, jujubes, réglisses rouges, tous les classiques de notre folklore y étaient. Des enragés du sucre, voilà ce que nous sommes, ai-je pensé. Comme des enfants, nous trouvons où nous pouvons la récompense et la consolation, dans les casinos, les gratteurs, les sucreries, le hockey, les chiens écrasés. Arrêtée devant les bonbons, je repensais à la question : « Au lendemain de l'indépendance du Québec, souhaiteriez-vous vous déclarer son premier ennemi ? » Ennemie d'une république de nananes, ça ne fait pas sérieux. Et puis, à bien y penser, je me suis

toujours sentie, bien que native d'ici, étrangère et ennemie chez moi, ça ne changerait pas grand-chose.

À la vérité, je sais trop bien que ça n'arrivera pas. Comme tous les diabétiques, nous sommes trop fatigués. L'hiver nous fatigue, les gouvernements nous fatiguent, nos boss nous fatiguent, nous sommes trop fatigués pour nous poser des questions, bien trop pour nous en faire poser. Nos enthousiasmes sont fous et brefs, comme l'été. Nos idées sont courtes comme des chaussettes qui auraient refoulé dans la sècheuse. J'aime plus volontiers imaginer le reste des *Canadiens*, exaspérés par nous, finir par nous mettre à la porte.

o o o

Par bribes, elle m'est venue, l'histoire de la branche maternelle de la famille, du côté du père c'est comme s'il n'y avait rien eu à raconter, mais il serait malaisé de se creuser la mémoire en parlant du côté du silence, restons donc du côté de la mère. Selon qui la raconte (la grand-tante Jeannot, 89 ans, sœur cadette de six enfants du côté de mon aïeule à moi, une prénommée Gertrude, ma mère ou encore une de ses deux sœurs), elle contient toujours les mêmes détails, dont on ne peut pas savoir s'ils sont vrais ou fabriqués par les récitantes, à force, mais je vais vous dire mon chapitre préféré, il inaugure l'histoire et va comme suit : Charles-Édouard Lafontaine, six pieds, yeux gris et franc-parler, originaire de Plessisville et dont la famille s'est installée à Montréal, rencontre sur sa rue, De Lanaudière, Gertrude Lefèbvre, une fille *fancy* et bien élevée, aînée d'un marchand d'aliments importés et, même si c'est la Crise et que les affaires ne marchent pas fort, au moins la famille est nourrie au foie gras et au chocolat fin. Charles-Édouard, toujours bien sapé et beau parleur, est aussi un gros buveur, sacreur, conteur d'histoires, un aventurier sentimental et bébé. Malgré l'opposition du beau-père, il réussit à marier Gertrude et l'emmène, à la sortie de l'église, en Abitibi, où l'attend une job de contremaître pour la construction d'une route du bout du monde. Ils partent en char et, au beau milieu de nulle part, l'histoire ne dit pas si Charles-Édouard a bu ou pas mais on s'en

doute, en pleine nuit, la voiture frappe un préhistorique orignal. Charles-Édouard perd les dents, et la tradition orale veut que la jeune épousée, qui a une fracture ouverte à la jambe, essaie de remettre les os en place et sans verser une larme regarde sous la grande veilleuse, de ses yeux de velours marron, son mari plus si neuf et sa robe de satin ensanglantée. Charles-Édouard passe une dizaine de jours dans le coma. Et puis, la vie continue. Ils s'établissent de l'autre côté de Rouyn, dans un village aujourd'hui disparu, Montélimar. Gertrude aimait dire qu'elle avait passé en Abitibi les plus belles années de sa vie. Pas de problème, cela durera sept ans, avec les soi-disant plaies d'Abitibi, en été les maringouins poussent leur note aiguë, dansent entre les épinettes rabougries qui poussent les pieds dans la swomp, tout est aussi noir l'été que blanc l'hiver, ce pays aime les contrastes. Mes grands-parents n'ont pas de problème avec la sauvage beauté des amours naissantes. Gertrude, il faut croire que l'accident lui a démanché les ovaires, six ans il faudra avant que la naissance de ma mère vienne la sortir de son paradis. L'histoire raconte que, le soir du 31 décembre, ils ont mis ma mère sur la table avec la dinde, qui était un plus gros oiseau qu'elle, et que Charles-Édouard, pour fêter le Nouvel An 1939, a vidé en son honneur son 40 onces de gros gin, ainsi soit-il. Après, un coup l'argent ramassé, ils sont rentrés en ville.

Quand j'étais floune, je m'assoiais dans la cuisine des grands-parents à Montréal, rue des Épinettes, quelle ironie, et je regardais grand-père manger en silence. Il posait les deux coudes sur la table, il enlevait ses lunettes et mangeait myope, portait toujours une camisole, et par-dessus sa camisole des bretelles tenaient son pantalon de serge grise. Il y avait toujours un verre d'eau sur la table, à bonne distance du napperon, parce que l'eau, pour Charles-Édouard comme pour le capitaine Haddock, n'était pas faite pour boire, sauf que grand-père, lui, n'y naviguait pas, il se contentait d'y mettre ses dents une fois le repas terminé. Il coupait toujours son lard salé du déjeuner avec le même vieux couteau au manche d'os jauni, des aiguisages répétés en avaient usé la lame assez pour que la vue m'en serre le cœur, une fois fini le repas il posait le couteau en travers de l'assiette blanche bordée

de bleu, pas la fourchette, elle restait à côté, et puis Gertrude approchait de la table avec la tasse blanche et la posait fumante sur la table, avec la poche de thé à côté. Tous ces gestes se passaient en silence. Gertrude ramassait l'assiette et la fourchette laissée de côté, en boitant elle rapportait le couvert vers l'évier, quand elle nous tournait le dos mon cœur se serrait encore, je voyais tout d'un coup sa fatigue, la fatigue de son pas, de tous les pas de sa vie à elle. Charles-Édouard mettait lui-même la poche de thé Salada dans la tasse, prenait une petite cuiller dans le pot à cuillers et brassait son thé de plus en plus foncé, jusqu'à ce qu'il soit si foncé qu'on aurait dit du jus de pipe. Sans un mot je regardais mes grands-parents, durant tout le repas, le seul bruit qu'on entendait était celui de la manducation de Charles-Édouard, je n'ai jamais entendu personne d'autre mastiquer de cette manière, lente et bruyante, car il faisait, était-ce intentionnel ou pas, claquer bruyamment ses dents d'en bas contre celles d'en haut en mastiquant. Gertrude ne s'assoit pas avec nous, il y avait pourtant une place en face de moi, Charles-Édouard faisait face au mur, souvent Gertrude suçait un nanane en regardant au loin. Je ne leur ai jamais posé de questions, ils étaient évidemment devenus la somme de ce qui leur était arrivé, il me suffisait qu'ils soient là avec sur leurs épaules le poids de leurs existences à la masse desquelles je me réchauffais.

o o o

Sans doute vous demandez-vous pourquoi je vous ai raconté tout ça, si longuement, sans en venir au fait. C'est qu'il me semble impossible d'aborder la question de front. Probablement parce qu'elle en soulève une foule d'autres, on dirait un jeu de singes dans un baril, vous souvenez-vous ou êtes-vous trop jeune, les singes de plastique étaient rouges, bleus, verts ou jaunes, pour réussir il fallait enchaîner les petits primates les uns aux autres par les bras, à mesure qu'on les additionnait le jeu devenait plus difficile, la chaîne toujours plus instable se mettait à se balancer de plus en plus dangereusement. Quand je pense à la question nationale, voilà ce que je ressens. Je sais bien qu'il faut commencer quelque

part, et pourquoi pas en retournant en arrière dans sa propre histoire, la question du nationalisme demande de s'enraciner, c'est forcé. Peut-être votre récit familial, si vous êtes né ici et vos grands-parents aussi, ressemble-t-il au mien. Je me rends compte que l'histoire de ma famille n'éveille en moi aucune nostalgie du bon vieux temps. Le sentiment d'appartenance que je ressens va vers mes proches, et à la limite je peux dire que la terre est inscrite en moi, que la terre au sens de paysage s'est burinée en moi, mais je n'ai jamais ressenti aucun sentiment de ferveur nationaliste, jamais envers le Canada, si peu envers le Québec.

Si vous venez d'ailleurs, peut-être avez-vous ressenti à la lecture les différences, autant que les ressemblances, entre les histoires de ceux qui nous ont précédés, d'où qu'ils aient été. Évidemment, le nationalisme s'abreuve à l'auge du passé, à la bête nostalgie du passé. Pour clarifier d'entrée ce qui suivra, je commencerai par dire que, d'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais cru en Dieu, je n'ai pas cette grâce, je le dis sans aucune ironie, et que j'ai voté oui lors du premier référendum (j'avais dix-huit ans, l'âge et le moment de croire étaient réunis), pour des raisons davantage intuitives, je dirais, que rationnelles. La deuxième fois j'ai encore dit oui, mais il me semblait que c'était un peu comme un deuxième mariage. Il m'apparaît indispensable, quand on aborde ces questions, d'indiquer d'emblée sa position. J'essaierai ici de me souvenir sans nostalgie et sans mépris, et d'observer le présent d'un œil critique. Si je tente l'exercice inverse de celui qui est en ce moment de mise, juger le passé et se complaire dans le présent, un certain nombre de pensées et d'observations me viennent. Les voici.

Un jour, Dieu seul sait comment et pourquoi, on en a eu assez des habitants, de leurs vieilles histoires, de leurs bondieuseries et de tous leurs vœux, pauvreté, chasteté, tout ça en latin en plus, ils n'imaginaient quand même pas qu'on allait se faire éternellement manger la laine sur le dos par Dieu et les suppôts de Satan d'Anglais, il fallait à tout prix se secouer les puces et on se les est secouées un bon coup, on a envoyé les serviteurs de Dieu dans le dalot et nos arrières d'ancêtres avec, c'était elle, l'Église catholique, qui était responsable, elle nous avait atteints jusque

dans notre âme et dans notre corps, c'était quoi, ces histoires de confession, de couronnes d'épines, de crucifix, plus question de s'identifier aux martyrs, pas un jour de plus nous ne subirions les sortilèges de la très sainte Église catholique. Adieu, ô croix, notre unique espérance ! C'en était assez. Finies, exit, arrière, nos souffrances de petit peuple opprimé par l'Anglais et le curé ! À l'église, mère de notre douleur, on n'y mettra plus les pieds. Sauf pour se marier. Sauf pour faire baptiser les enfants. Et une dernière fois les pieds devant, avant d'aller au cimetière. Gardons-nous les sacrements (et les sacres !). On ne sait jamais. On se met à croire comme on prend une assurance tous risques, au cas où, distraitemment et en secret, sans y penser, et sans savoir exactement en quoi on croit, désormais, hors la fréquentation régulière et de première main des textes sacrés, en tout cas. À l'Assemblée nationale, on laisse trôner le crucifix, pas le choix, étant donné la devise de la province.

A-t-on envoyé aux oubliettes la culture catholique parce qu'elle sanctifie la douleur, ou notre monde a-t-il la douleur à ce point en horreur qu'il a évacué l'imaginaire des Évangiles ? Toujours est-il qu'on a pris les bondieuseries en grippe, tout en continuant de charrier, complexité de la nature humaine oblige, un bon nombre des vieux réflexes que la pratique catholique nous a légués : sentiment de culpabilité latent, honte de soi-même, de sa propre saleté, silence, colère larvée, haine de l'intellectuel, tout ça bien enterré, mais le gel et le dégel font évidemment dans notre beau pays périodiquement ressurgir tout ça. Nous continuons d'être, de manière souterraine, beaucoup plus catholiques que nous ne le pensons et ne voulons le croire.

Nous ne nous sommes pas demandé en chemin pourquoi tant de textes des Évangiles portent, en effet, sur la douleur. Douleur du Christ qui répond à la douleur humaine. La modernité, de toute manière, remédie à la douleur. Exemple : enfanter dans la douleur, comme le dit la Bible ? Êtes-vous fous ? Il n'en est plus question. *Ça n'est pas nécessaire*, nous dit-on. Comme si la douleur était humiliante, ce qui revient à confondre humiliation et humilité. (Mais j'oublie qu'au Québec, où nous sommes les champions toutes catégories du monde francophone dans l'achat de

dictionnaires, la langue ne sert pas à distinguer et à clarifier. On ne s'y réfère pas plus que les croyants catholiques d'ici à la Bible. Elle est une manière de trophée identitaire, une bouillie indistincte qui reste dans l'en deçà de la parole, n'en déplaît à ceux qui croient qu'on parle mieux qu'autrefois parce qu'on ânonne le discours entendu au bulletin de nouvelles. Notre langue s'effiloche dans notre bouche. Nous sommes chez nous davantage au stade de l'onomatopée et de la phrase qui ne se termine pas qu'à celui de la pensée et du discours articulé, il suffit de voir en entrevue télévisée un non-professionnel du monde de la communication pour en être frappé.) Pour régler le problème de la douleur donc, la médecine moderne a créé par exemple l'épidurale ou, encore plus efficacement, il est possible d'avoir recours à la très rapide et programmée césarienne, comme ça, Madame, il vous sera possible d'assister à votre party du jour de l'An. Les jeunes Québécoises paniquent à l'idée d'avoir mal en accouchant. Imaginez nos pauvres grands-mères, des machines à accoucher. Tout ça à cause des maudits curés. Nos contemporains occidentaux ont tous plus ou moins la douleur en horreur, mais au Québec on bat des records, et je ne parle pas que de la douleur du corps. A-t-on plus mal qu'ailleurs sur la planète? Toujours est-il que le système de santé est devenu une obsession nationale, que les prescriptions de Ritalin (car nos enfants nous observent et en silence nous imitent), d'antidépresseurs et de somnifères augmentent depuis quelques années à un rythme exponentiel. Qu'est-ce qui nous empêche de dormir au sens propre (parce qu'au sens figuré, on est très forts), qui nous fait tant déprimer quand le Canadien perd un match¹ et qui remplit les poches de Martin Matte? La douleur, peut-être? Pas question. On fait de l'argent, on est allés à l'Université, c'est fini ce temps-là. (C'est oublier qu'instruction et culture sont deux choses et qu'elles ne fabriquent pas le même

1. En ce sens, ils étaient symptomatiques, en avril dernier, les drapeaux bleu-blanc-rouge du Canadien de Montréal qui se sont mis à flotter au vent à cent à l'heure à travers la province, accrochés aux carrosseries des voitures. Dans ce cas, tout se passe comme si, dégoûtée par le cirque politique tel que mis en scène par les médias de masse, la masse se tournait vers des symboles plus *authentiques*.

genre de citoyens.) Faudrait être malades pour accepter une réalité inhérente à la nature humaine.

On a jeté le bébé avec l'eau du bain. La tradition catholique livrait à l'homme une clé qui lui permettait d'accepter la souffrance terrestre, qui dans ce pays a permis à nos ancêtres d'endurer l'hiver — la maudite hiver qui tuait les enfants, on souhaitait que leur petite âme aille en paradis —, elle a permis d'accepter la pauvreté d'avoir à cultiver une terre de Caïn sur laquelle il fallait bien passer pour gagner son ciel, mais tant de douleur n'avait pas d'importance parce que faute de bonheur ici-bas on était promis à la vie éternelle. Si on envoie valser la religion, qu'il n'y a plus ni certitude de vie éternelle, ni punition divine pour les péchés commis en ce bas monde, pourquoi comme dans l'ancien temps tant de malheur, crise, d'accidents de char et de maladie? Comme tous les peuples primitifs, car nous en sommes encore un à certains égards, nous croyons que la pensée magique fonctionne, que l'une des raisons d'être de la modernité est d'avoir raison de la douleur, de notre douleur qui ne vient en fait ni du climat ni des maringouins, douleur dont les maringouins ne sont que les porteurs comme ailleurs les moustiques portent la maladie du sommeil, c'est une douleur intérieure, profonde, de tout temps l'immémoriale souffrance humaine, celle dont parle métaphoriquement, comme tous les grands textes de l'humanité, la Bible. Je n'en peux plus d'entendre qu'avec la religion, c'est le sens qu'on a perdu. Avec ou sans Dieu, il n'y a pas grand sens à défricher une terre de Caïn de ses mains nues, dévoré par les bibittes, pour récolter des patates pourries que la femme pelait avec une chaudière remplie de tisons cachée sous sa jupe pour se réchauffer un peu. L'idée de Dieu aidait à supporter la douleur, c'est tout. La prière et son support, Dieu, rabotent la douleur, ceux qui récitent des mantras connaissent le pouvoir lénifiant de la prière. Aucun homme d'ici n'a jamais cultivé la terre en pensant au sens profond de son geste en regard de Dieu ou de sa propre existence, il pensait à nourrir sa famille et à bûcher une quantité suffisante de bois avant que l'hiver arrive. Et je ne crois pas que l'homme moderne se soucie davantage du sens de l'existence, n'en déplaît à tous les fous de la quête du sens, il vit et survit

dans le même rapport antique à la douleur d'exister. Il l'accepte et fait avec, ou il l'engourdit à travers le pain et les jeux.

Nous avons conservé d'autres vieilles habitudes issues de la tradition catholique : peur de l'étranger, haine de l'hérétique, de celui qui ne pense pas comme nous, repli identitaire, paranoïa. On détestait déjà l'Anglais, on a autrefois vénéré le Français, à présent on se moque de lui comme d'un vieil oncle demeuré, le fin du fin du cool, c'est d'être Québécois. On vante notre accueil de l'immigrant, mais demandez à l'immigrant comment il a été accueilli et ce qu'il pense de nous : beaucoup d'immigrants vous répondront qu'ils ont été reçus, sous des dehors de bonhomie, dans l'indifférence, et surtout dans l'ignorance et un manque total de curiosité de ce qu'ils avaient à raconter et à nous apporter. C'est que nous sommes, faute de miroir à proximité, noyés dans l'océan anglophone qui nous entoure, dans un repli sur soi qui, en plus de rejeter le passé, rejette aussi l'Autre. Parlez-en aux Amérindiens.

Chacun de nous porte en lui les douleurs de son histoire personnelle, qui rejoint le grand courant de l'Histoire collective porteuse de toutes ces douleurs individuelles qui nous reviennent en pleine face, qu'on le veuille ou non, de manière exponentielle, voilà pourquoi les mouvements des peuples prennent parfois une ampleur si monstrueuse, je pense à la Bosnie, au Rwanda, au Cambodge et à nous, bien sûr, au Québec, si vous y tenez, avec notre si courte histoire pas très spectaculaire et, tant mieux pour nous, pas tragique pour cinq sous.

Notre douleur à nous, celle que nous enterrons sous une bonhomie apparente, quelle est-elle ? Parlons-en, de notre plus grande douleur. Celle que nous ne voulons ni voir ni entendre, qui nous consume notre énergie, la maudite question nationale, le piège de la question nationale. Être ou ne pas être indépendantiste. Demandez à vos voisins s'ils en ont assez d'en entendre parler, de l'indépendance. Beaucoup des indépendantistes d'hier disent : qu'ils changent de disque, c'est dépassé. Comme s'il était possible de dépasser la douleur et de lui échapper, ce serait comme essayer d'échapper à son histoire familiale, si on s'en sauve, comme toute vérité, elle finit par nous rattraper. Pauline Marois se trompe si elle s'imagine s'en sortir en mettant la douleur

collective sur la glace. On verra plus tard, dit-elle, mais la question nationale ne sera pas réglée tant que nous ne serons pas mis face à nous-mêmes *cold turkey*, comme disent nos meilleurs amis. Si nous ne voulons pas en entendre parler, ça n'est pas parce qu'elle n'est plus pertinente. Nous avons le comportement d'un enfant qui se met les mains sur les oreilles et crie en même temps pour ne pas entendre ce que ses parents ont à lui dire, nous refusons d'entendre la vérité et c'est tout simplement parce qu'au fond, elle est trop douloureuse. Reprenons un peu la rhétorique dans laquelle nous sommes enfermés. Tout un chacun le sait, nous sommes un peuple minoritaire. Qui dit minoritaire dit mineur. Qui dit mineur dit petit. Petit peuple vaincu. Petit peuple triste, triste et confus. Pour ajouter à notre sempiternelle confusion, aggravée autrefois par l'alcool, aujourd'hui par les pilules, René Lévesque en remet par-dessus : on est peut-être quelque chose comme un grand peuple, paraît-il. On ne demande qu'à le croire. Peuple à genoux, attends ta délivrance, comme le dit la chanson de Noël préférée des Québécois. C'est à rendre fou, comme le climat a dû rendre fous les premiers Français arrivés ici, avant, étrange métamorphose des peuples, que la terre n'en fasse des Québécois.

Que le Québec devienne ou non un pays, la francophonie en Amérique sera plus tôt que tard engloutie par la pression de la déferlante anglophone qui nous enserre. Si le Québec devient indépendant, il va falloir faire face, plus personne à blâmer, nous serons les seuls responsables de notre destin et l'élastique va nous revenir en pleine face. Imaginez un politicien qui nous dirait la vérité : « Vous allez souffrir si on fait l'indépendance, ma gang de losers, il va falloir travailler comme des chiens, ce qui va se passer après, mes pissous, on n'en sait absolument rien... » Sa carrière politique s'achèverait là, parce que nous ne sommes pas prêts à entendre la vérité. Nous préférons continuer d'osciller dans un à peu près 50 % oui, 50 % non. Comme des vierges hystériques, une main cachant un sein, une main offrant l'autre. Quand le siège de Dieu est vide, pour ne pas mourir de peur, il faut être adulte. Nous sommes québécois comme nous sommes

catholiques, mollement, sans conviction et sans méchanceté, surtout à la Saint-Jean et sans nous casser la tête, trop contents de fêter notre doux comme un agneau saint national.

o o o

Il y a, à quelques kilomètres du chalet familial, à La Minerve, une croix de chemin ornée d'un simple cœur, modeste objet de bois peint tout en blanc que l'hiver fait disparaître comme un renard dans la neige. Elle a été placée là par les fondateurs, au carrefour d'un rang et du chemin qu'ils ont nommé des Pionniers, à la toute fin du XIX^e siècle. Elle mène aujourd'hui au dépotoir municipal.